

Hugo Lacq

Une nuit à cinq chiens

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0300-0

© Hugo Lacq

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À ma compagne qui me supporte, dans tous les sens du terme.
Mon amour est pour toi.

Dernière publication Cyberpub sur le compte d'Anaëlle Boyer (née Calvette), sans signature numérique mais utilisant son codage oculaire. Ce texte a été rédigé seulement quelques jours avant sa Mort Volontaire le 09/11/2065 à l'âge de 84 ans. Une analyse graphoscannée de la phrase 'Notre histoire... une simple dystopie ?', annotée de sa main à la fin de la lettre retrouvée près de son corps, confirme l'authenticité de l'ultime témoignage de la dernière survivante des fondateurs de NeTy.*

Est-ce que ma vie est un échec ? Non, pas sur un plan personnel, avec certitude. Vincent et moi avons vécu ce qu'il est usuel d'appeler une vie de couple épanouissante pour chacun de nous deux, en osmose. Nos partages, nos apports, nos désaccords, ont toujours servi à construire, élaborer, réaliser. Non, je n'ai aucun doute, au crépuscule de ma vie, quant à l'extrême rareté d'une telle rencontre, d'un tel parcours commun.

Il y a un an déjà, mon unique amour me quittait volontairement, à bout de force. C'est à sa demande expresse que j'ai accepté de poursuivre seule ma route et de tout faire pour imposer l'adoption du dernier projet qui nous tenait tant à cœur. Aujourd'hui, je suis usée et quelque peu désespérée, peut-être d'avoir trop disséqué et analysé l'ensemble de nos actions, de nos ambitions, leurs conséquences, et, en finalité, d'y avoir perçu quelques failles...

Je me dirige maintenant vers mon ultime décision. Je sais l'enthousiasme et l'espoir que Marco, Nathalie, Antoine et Sophie conservaient toujours au moment de leur Mort Volontaire. Ils ont passionnément œuvré toute leur vie, nourris de convictions, à la diffusion du projet Neopolis, leur acharnement a permis de modifier le tracé de quelques grandes lignes, je les ai constamment encouragés de toutes mes forces et de toute mon énergie, et je n'ai jamais cessé d'y participer activement, mais aujourd'hui, alors que j'achève mon parcours épuisée, le désenchantement me meurtrit au plus profond de moi.

Car mon sombre constat, contre toutes nos espérances, est de ne plus croire que l'Humanité se survivra, malgré la décroissance démographique, malgré les FreeCiTy, malgré la

régulation financière, malgré les préceptes de NeTyRule qui progressent. Je vois partout persévérer les forces ancestrales, la cupidité, la violence, la haine, les potentats laïques et religieux, la poursuite des destructions de la faune, de la flore, des océans, les atteintes irrémédiables à la biodiversité, les appétits féroces des industriels, les conflits de civilisation...

Le trop grand nombre d'êtres humains exacerbe les mimétismes et accentue les violences. Aujourd'hui plus que jamais, la raréfaction de certaines ressources vitales, dont la première est l'eau potable, génère des tensions telles que je pressens la future crise majeure tenter sa rédemption dans un ultime sursaut de folie destructrice.

Je pars à bout de force en constatant l'échec d'un consensus entre Etats-Nations sur la notion de Gestion Globale du Système Ecologique (GEMS*), pour lequel je me battais encore ces derniers jours. Mais existait-il seulement la possibilité d'un contraire ? Nous l'avons prôné et espéré, nous nous sommes engagés pour convaincre et pousser l'humanité à dépasser ses mythes fondateurs, à se considérer enfin comme une entité unique. Nos successeurs vont continuer à tout faire pour imposer ce concept, mais la faille, notre plus folle utopie, reste sans doute d'avoir espéré transcender le comportement cellulaire.

Aujourd'hui, j'ai acquis la certitude que l'Homme incarne son propre cancer et, qu'à son image, il rongera tout ce qui le nourrit jusqu'à s'anéantir lui-même. Et cet Homme, dans sa grande puissance, s'autodétruira, parce qu'il n'aura pas réussi à vivre en une communauté. Et la planète, dans sa grande puissance, poursuivra ses expériences physiques et chimiques, inventera d'autres issues, effacera sereinement le passage chaotique de cette brève hypothèse humanoïde.

Je suis heureuse d'avoir vécu ce que j'ai vécu, même si cette fin probable relativise pour beaucoup l'importance de notre histoire en elle-même. Elle aura cependant pour grand mérite d'appartenir à ma petite éternité.

Notre histoire... une simple dystopie ?

* Cf. DicoNeTy en fin de livre pour l'ensemble des néologismes.

I

Shemitah

“On ne s’arrache pas de l’enfance, qu’elle ait été heureuse ou malheureuse.” – Louis Nucera

Maman décoratrice d’intérieur, papa dessinateur industriel, deux jeunes parents cajolent leur fils unique qui dès son plus jeune âge trace déjà des formes géométriques aux perspectives parfaites. Personne n’a jamais parlé de don dans cette famille profondément laïque et sobrement agnostique. Culturellement, dans l’histoire familiale des Boyer, l’athéisme aurait été une forme trop radicale du renoncement à la croyance en un Dieu, quel qu’il soit.

En constatant très tôt mes facilités, mes parents font de leur mieux pour tenter de satisfaire à mes nombreuses attentes. Claire, ma maman, parfaitement bilingue grâce à ses origines écossaises, commence à me parler dans sa langue natale dès qu’elle apprend qu’elle est enceinte ! De fait, dès que je prononce mes premiers mots, je réponds aux sollicitations dans la langue avec laquelle m’a été posée la question, en passant de l’une à l’autre sans même m’en apercevoir.

Avant même que je ne sache lire, mon papa, Pierre, me montre et m’explique les techniques du dessin, son métier, mais avant tout sa passion. Il est toujours émerveillé de constater à quel point je m’enflamme quand je découvre. Me transmettre son savoir le fascine. Il a beau l’avoir lu, il est toujours autant troublé par l’extrême perméabilité du cerveau au sortir de la petite enfance, sa vitesse d’assimilation et de restitution. Tous les jours, il se surpasse pour satisfaire aux incessantes exigences de ce qui lui semble être une quête illimitée, une boulimie de savoir. En même temps que j’enregistre toutes ces nouvelles informations, mes facultés de compréhension s’accroissent de manière exponentielle, plus j’appréhende, plus je suis demandeur, et plus la formulation de mes questions devient pertinente et précise. Quelquefois, il ne sait même plus

comment répondre, surpris par la précision du raisonnement, par une limite repoussée au-delà de ce qu'il avait imaginé. Un jour, pris d'inquiétude, parce que je donne l'impression de ne jamais marquer de pause, il se décide à en parler avec ma mère.

- Tout à l'heure, Vincent m'a demandé comment ça se fait qu'au fond de sa classe des enfants ne font rien de la journée ? Il m'a dit qu'il trouve 'idiot' de perdre son temps comme ça !! J'en ai parlé à sa maîtresse qui m'a répondu qu'effectivement, il lui paraît très 'vivant', enthousiaste, voir enflammé, mais que pour elle, tout reste dans le bon sens du terme. Elle est quand même souvent surprise par sa rapidité d'analyse et sa capacité de concentration, elle trouve qu'il dénote un peu dans une maternelle grande section. Mais c'est ce rapport au temps inoccupé qui m'inquiète le plus...

- C'est pas la peine de s'en faire tu sais, notre fils doit tenir ça de ma mère... Tu sais comme moi qu'elle est toujours en train de répéter qu'on doit toujours avoir quelque chose à faire dans la vie, que sinon on perd son temps !... La perte de temps, le temps qui passe, c'est effroyable pour elle, elle le vit vraiment comme un compte à rebours au-dessus de sa tête, une chute dans le vide, c'est son épée de Damoclès ! Heureusement qu'elle s'est un peu calmée en vieillissant...

- Ça frôle la névrose quand même ce que tu me dis, c'est pas forcément rassurant à son âge...

- En même temps, on ne peut pas freiner Vincent, t'en penses quoi ?

- On devrait peut-être en parler à Jean-François ?

- Le médecin ?? Mais enfin, Pierre, tu crois vraiment que Vincent est malade ?

- Mais non, c'est pas ce que je veux dire, pas dans ce sens. Peut-être qu'il est effectivement hyperactif et qu'en fonction de ça on devrait agir autrement, ou peut-être se comporter différemment avec lui, je ne sais pas ?...

Je continue de grandir, et, en même temps que moi, mes connaissances et mes névroses. Rien d'exceptionnel, si ce n'est que mon savoir et mes angoisses se développent proportionnellement. Je vis mon enfance et mon adolescence entouré d'un cocon familial d'une grande densité protectrice,

atmosphère douce au sein de laquelle je construis mes univers sans qu'aucune contrainte extérieure ne vienne les perturber. Durant cette période, je dessine sans cesse, des machines, des bâtiments, des objets à vocation parfois incompréhensible, des meubles où j'essaie de concilier l'ergonomie au design, j'intègre mes constructions dans des schémas urbains, calcule l'optimisation des espaces, des déplacements par les différents moyens de transport. Dès l'âge de huit ans, j'assemble mes premiers ordinateurs avec mon père, après avoir passé des heures à sélectionner les meilleurs composants électroniques du moment qui optimiseraient l'utilisation de logiciels de type Autocad, 3D Max, Photoshop. Aucun jeu vidéo, ce qui paradoxalement finit par inquiéter mes parents !

Durant mon adolescence, je sors peu, je fréquente seulement quelques copains de lycée avec lesquels je pratique le tennis au Club d'Agay. Mon père s'inquiète de ne jamais me voir sortir avec une fille, ce à quoi maman répond que j'aurai bien le temps de penser à ça. Mais il n'est pas de cet avis, il pense au contraire qu'une mise à l'épreuve de 'mes récepteurs de sentiments non prévisibles', comme le premier amour peut en créer par exemple, serait une très bonne chose. Tout semble calculé dans ma vie, prévu et ordonnancé selon une cadence parfaitement régulée, ne laissant aucune place au hasard.

Malgré ces craintes diffuses, mes parents me laissent gérer ma vie de jeune adulte comme je souhaite la mener, rien n'indique en effet que je la vis mal, au contraire, je donne de moi l'image d'un garçon parfaitement épanoui, jouissant au maximum du cadre de liberté dont je bénéficie, sans même jamais vouloir en chercher les limites.

Cette grande autonomie de la gestion de mon temps et de mes occupations m'a quelque peu coupé des réalités extérieures, mais je fini par m'en rendre compte moi-même. À 17 ans, BAC en poche avec mention très bien et félicitations, je demande soudainement à mes parents si je peux 'prendre une année sabbatique'. Je veux 'faire reposer ma terre avant de poursuivre ma culture'. Cette formule me ressemble terriblement, curieux mélange d'érudition, d'humour, de réalisme, mais également teintée d'une touche de sagesse légèrement décalée par rapport à mon âge.

Pour me permettre une totale liberté de mouvement, non sans une vive appréhension, mes parents se décident à m'émanciper. La peur soudaine d'avoir raté quelque chose dans mon éducation les prend au ventre. Le violent éclairage émis par cette demande improbable, qui les a aveuglés sur le coup, est-il celui de l'erreur, d'un mauvais aiguillage à un moment de mon parcours ? Quoiqu'il en soit, même si en tant que parents ils en possèdent les prérogatives, ils ne veulent pas entraver mon destin et ma volonté, ils décident de me laisser tracer ma propre voie avec les outils qu'ils m'ont donnés, sans penser à mal. Pour se rassurer, ils se persuadent que bien au chaud, à l'intérieur de mon cocon, j'ai certainement développé les miens, et que visiblement, je souhaite ardemment les mettre à l'épreuve.

Au retour de mon périple, je n'en livrerai que quelques bribes, avant de le détailler à la fin de ma vie. Cette année de transition, ma nécessaire shemitah, je l'avais partagée avec les plus démunis, je voulais avoir ressenti et touché au plus près la misère et les malheurs que les hommes se créent, pour ne plus jamais l'oublier.

'Tomber de l'éternité dans le temps, ce fut jusqu'à présent la règle ; mais on peut tomber plus bas encore : déchoir du temps même. Cette expérience, cette crise plutôt, il n'est pas exclu que, d'individuelle, elle devienne un jour le fait de tous. Arrivé à cette extrémité, l'homme n'aurait plus qu'une issue : procéder à la conquête d'une seconde innocence et, en recommençant la connaissance, édifier une autre histoire, dégrèée de l'ancienne malédiction.' - Emil Michel Cioran, La chute dans le temps. (Présentation en 4^{ème} de couverture).

Dès la réussite de mon BAC, j'ai senti poindre en moi les flèches de la révolte. J'ai passé une enfance merveilleuse, entouré de parents entièrement dévoués à l'épanouissement de leur fils prodige et au maintien de son équilibre psychique. Je n'ai rien à leur reprocher, je les ai aimés probablement plus que de raison et nous les avons accompagnés, avec Anaëlle et tous nos proches, jusqu'à ce qu'ils décident la fin de leur vie.

Pourtant, à dix-sept ans, la tête pleine de théories, de paramètres, de suppositions, d'énormes doutes, le corps vide d'expériences sensorielles, de bagarre, de sexe, de défonce, de ces contraires va naître la fuite, le désir fou de l'inconnu. Je veux matérialiser l'imprévisible, le grand saut vers le tout et le rien. L'aventure. Mes parents paniquent, tentent de me le cacher en m'inondant de conseils, de mesure des risques, de prise de conscience des dangers. Par ce biais, ils laissent transpirer leurs propres angoisses, non critiquables sur le principe. J'écoute, j'enregistre, je comprends leurs mises en garde et je ne les rejette pas, je les considère comme une expérience a priori, dans l'ensemble plutôt bonne à prendre, mais je reste ferme, je veux partir un an, un billet d'avion 'open' et juste quelques fonds pour m'aider à vivre au départ, avec pour objectif de trouver mon autonomie sur place. Je les tiendrai informés au fur et à mesure de mon périple, je ne sais pas quel

sera mon parcours, ni même quel sera mon premier point de chute.

Après avoir fait le nécessaire pour mon émancipation et l'obtention de mon premier passeport, mes parents se retrouvent maintenant devant le fait accompli et je n'ai pas changé d'avis. Ma volonté pourrait faire penser à de l'obstination, mais non, je vais partir de la maison parce que je le souhaite, tout simplement en pleine conscience. M'enrichir de nouvelles perspectives, tel est mon but, prendre en main ma destinée, goûter aux joies et aux peines de la vraie vie, celle où rien ne peut mieux te protéger que toi-même, à tes risques et périls.

Je reconnais avec humilité ne plus être très fier quand je comprends définitivement que rien ni personne ne me retiendra, que j'ai l'assentiment et la confiance totale de mes géniteurs, qu'il n'est plus question d'une éventuelle excuse pour reculer, renoncer à ce projet un peu fou, et, rétrospectivement, un peu flou... Ma témérité somme toute mesurée, me fait choisir une première destination peu risquée, du moins au premier abord, aux allures de carte postale, pouvant faire croire que c'est plutôt de vacances dont j'ai envie. Je choisis l'Île Maurice comme première escale, avec juste quelques nuits réservées chez l'habitant pour prendre mes marques, le tout grâce à ce nouveau moyen de communication qui émerge, les prémices du réseau, les premières connexions internet avec modem à 28 k/bytes seconde branché sur des lignes téléphoniques analogiques. L'Île Maurice n'est pas encore reliée à l'époque, mais on peut déjà trouver de nombreuses informations postées par quelques routards branchés qui livrent leurs bonnes adresses sur les premiers serveurs de news IRC. Je fais partie de ces accros aux nouvelles technologies, les balbutiements de la toile me fascinent. De nos jours, on ne saurait même plus comment vivre sans le réseau et Cyberpub, alors que oui, bien sûr, aussi incroyable que cela puisse paraître, les hommes survivaient même sans leur Implant Phonique Cellulaire (ACi) !

Le jour de mon départ, mes sentiments s'entrechoquent, je suis à la fois extrêmement fier et terriblement apeuré, je vais enfin 'faire reposer ma terre avant de poursuivre ma culture' suivant la formule que mes parents ressortent à chaque fois

qu'on parle de cette période, phrase que j'aurais prononcée en leur annonçant mes ambitions, mais dont je n'ai aucun souvenir personnel. Ce qui ne signifie pas que je la renie, mais je la trouve un peu empesée pour mon âge, ou alors étais-je peut être effectivement un peu guindé ? Toujours est-il que pratiquement douze heures d'avion pour un baptême de l'air me mettent directement dans l'ambiance, surtout au moment des premières turbulences, puis d'un superbe trou d'air en phase d'approche avant l'atterrissage. Cette sensation d'impuissance face à la technologie qui vous entoure, qui vous protège tout en bravant les éléments, mais qui, à sa moindre défaillance, rappelleront implacablement leurs forces toutes invincibles, fut une première approche des dangers du voyage dont je ressens toujours les effets au fond de moi !...

De fait, dès l'arrivée à l'aéroport de Mahébourg, je me sens déjà transformé, à l'affût de tout, mes sens en éveil confrontés à toutes sortes d'urgences auxquelles je dois répondre rapidement, me repérer, passer les douanes, trouver un taxi, en discuter le prix, surveiller la carte pour voir si je suis bien sur la bonne route, même si mon point de chute est très proche. Quand je me retrouve seul devant la maison qui correspond à l'adresse magique, fantasmée depuis des semaines, synonyme du commencement de ma nouvelle vie ici, j'ai la petite peur au ventre. Cet instant est mon premier temps mort depuis presque vingt-quatre heures durant lesquelles je n'ai pas fermé l'œil. Je m'avance à pas mesurés sur le terrain, il n'y a pas de clôture. Je suis accueilli par un petit caniche noir qui remue la queue en me voyant, je le prends pour un bon présage, les gens qui ont de gentils chiens sont généralement sympathiques, je remarque que c'est une femelle, elle s'approche et accepte mes caresses, je lui parle en français, elle me comprend et je vois déjà poindre son regard malin. J'ai lu quelque part qu'ici tout le monde est au minimum trilingue, et visiblement cela englobe les animaux domestiques !

Je fais très vite la connaissance de la propriétaire des lieux, Marie, arrivée ici à Blue Bay début 1975, quelques années après l'indépendance de l'île. D'origine française, ex soixante-huitarde, elle me racontera plus tard avoir fui l'arrivée de Giscard d'Estaing en 1974, en tout cas de s'être servi de ce

prétexte pour s'échapper et voir du pays. Cela restera sa première et dernière escale. Elle me prend tout de suite en affection, je lui rappelle tellement sa jeunesse me dit-elle, partir seul comme ça, elle en garde encore un souvenir très ému. Je lui demande assez rapidement de ne pas trop me faciliter la tâche quand même, sur le ton de la plaisanterie à demi voilée, ce à quoi elle me répond avec tendresse, armée du sourire de celle qui possède la connaissance face à la naïveté. Elle m'explique alors très gentiment que lorsque l'on débarque dans l'inconnu, il ne faut pas trop nier les difficultés d'adaptation, surtout quand on se retrouve en position d'étranger face à l'autochtone, que cette notion est complexe à appréhender quand on a toujours vécu dans son pays natal, qu'il faut comprendre les habitudes de la vie locale, s'adapter aux us et coutumes d'une population très brassée, aux origines multiples, aux croyances multiples, avec un niveau de vie qui n'a rien à voir avec celui du monde occidental. Je mémorise ces précieux conseils, j'ai toujours cru en l'écoute de ceux qui savent, j'ai toujours accepté la relation Maître-Élève comme une hiérarchie naturelle ne prêtant pas à discussion, en particulier quand elle est exemptée de cette notion de pouvoir sur autrui.

A la fin de la première semaine, la seule réservée et payée d'avance, Marie me fait une proposition, qu'elle qualifie elle-même avec humour de 'malhonnête'. Elle cherche quelqu'un pour faire l'entretien de son parc de voitures de location, une dizaine de véhicules qu'elle propose aux touristes en plus de leur fournir un petit road book très sympa où elle leur fait partager sa connaissance des trésors cachés de l'île, une idée géniale à l'époque qui, par le bouche à oreille et sa proximité de l'aéroport international, profite bien à l'essor de son entreprise. Je prends la journée pour réfléchir, ma fougue toujours intacte me préconise de ne pas me poser tout de suite, mais en même temps, ce stage adaptatif, ce palier de décompression, me paraissent enrichissant, et, même si je me l'avoue un peu malgré moi, plutôt rassurant. Je demande à Marie quel sera mon emploi du temps, avec comme arrière-pensée, quel sera mon temps libre, ce qu'elle comprend immédiatement 'en tant que vieux singe à qui on n'apprend pas à faire la grimace', et elle me rassure aussitôt en me précisant qu'en gros, j'aurais

deux à trois jours de travail chaque semaine, jours qui correspondent aux rotations des voitures calées sur la longueur des séjours des touristes. En échange de ce travail, elle m'offre le toit, à moi de me débrouiller pour le couvert, ce qui me permettra de bénéficier de suffisamment de temps libre pour commencer à vadrouiller en toute sérénité. Tout bien pesé, je fini par accepter l'offre avec enthousiasme en remerciant Marie, elle m'exprime sa satisfaction par un clin d'œil dont je me souviens encore. Elle est heureuse de m'aider, mais c'est du donnant-donnant, elle répond ainsi à ma volonté de ne pas trop faciliter mon aventure. On est d'accord sur le fond.

Durant ces premiers jours, je me familiarise avec les alentours de Blue Bay, une anse magnifique protégée par la barrière de corail. La plage de sable blanc en demi-cercle, parsemée de rochers de lave pétrifiée d'un noir profond, est abritée par d'immenses filaos fournissant une ombre salvatrice, sur fond de mer turquoise et limpide. Touristique, la baie conserve malgré tout de la place aux pêcheurs locaux, au milieu des bateaux à fond de verre qui permettent aux voyageurs de découvrir le parc marin protégé et ses milliers de poissons colorés. À force de me promener et d'engager la conversation, d'expliquer que je travaille chez Marie, que je suis ici pour quelques temps histoire de voir du pays, les discussions commencent à être plus directes et sources de partage, érudant le rapport commercial. Je ne suis plus considéré comme un simple touriste, même si a posteriori, les mauriciens sont certainement un des peuples les plus affable et accueillant de la planète à l'égard des visiteurs. Au bout de quelques jours, je rends quelques petits services, j'aide à décharger les caisses de poissons des bateaux très tôt le matin au retour de la pêche, puis je donne un coup de main à la vente sur la jetée, je rencontre ainsi les restaurateurs et les locaux qui viennent faire leurs emplettes, les pêcheurs me rémunèrent en poissons dont je troque certains contre des légumes et des fruits. J'ai largement de quoi manger pour Marie et moi, qui du coup me donne même un petit peu d'argent de poche en plus du logis. Je vis simplement, au rythme des mauriciens, qui, contrairement aux idées reçues, est très soutenu.

De fait, je me rends très vite compte que la vie quotidienne n'est pas aisée, le niveau de vie assez bas, et que tout ce qui n'a pas de rapport avec la nourriture est très cher. Vêtu d'un short, d'un T-shirt et d'une paire de sandales, le tout troqué contre un beau poisson à un chinois qui vend en direct des vêtements fabriqués dans son pays d'origine par des cousins éloignés, le début de la fin pour l'industrie textile de Maurice, je découvre émerveillé les rapports simples à la vie, travailler durement pour se nourrir et avoir un toit, sept jours sur sept, sans fioriture. Nous sommes au mois d'octobre, la haute saison touristique commence, et les locations de voitures battent leur plein, je passe pas mal de temps à les nettoyer après chaque location car elles sont généralement truffées de grains de sable jusque dans leurs moindres recoins. Il fait très chaud, l'acclimatation est délicate au début, je bois beaucoup d'eau pour tenir le coup, mais je suis heureux, je me sens libre, je ne réfléchis pas trop, loin de moi les belles théories, je découvre l'essentiel. La seule chose que je n'ai pas encore mise en pratique, c'est l'amour. Je rêve de tomber amoureux, de me confronter à cette réalité autrement que dans les livres. Et puis bien sûr, à dix-sept ans, satisfaire l'inconnu sexuel. Je ne le cherche pas ostensiblement, en réalité, je vis comme un Mauricien, je travaille et je n'ai pas beaucoup d'autres contacts en dehors de ce contexte durant la journée, même s'il nous arrive de nous retrouver le soir au bord de la plage de Blue Bay pour boire quelques bières, taper sur des djembés et discuter un peu de la vie. Mais ces rassemblements sont exclusivement masculins. J'en fais part à Marie qui me conseille plutôt les abords des hôtels résidences où sont hébergés les touristes pour le genre d'expérience que je recherche, mais je nourris une timidité malade concernant mes rapports avec les filles, plus exactement, mon absence de rapports avec elles cultive cette timidité. Ainsi, je renonce tous les soirs à sortir et à traîner mes guêtres dans les endroits adéquats, alors que toute la journée, je rumine cela comme un challenge à relever absolument.

À force de travailler et de combiner des plans avec les pêcheurs, à force de parler et de faire des rencontres, je travaille ainsi quelques jours à la cueillette du thé à Bois Chéri quand ils ont besoin de main-d'œuvre, je réussis à mettre de

côté quelques milliers de roupies qui me permettent de m'évader en louant une petite moto. Je n'ai pas encore l'âge pour conduire une voiture, et encore moins le permis ! Avec elle, je m'enfoncé dans les terres, essentiellement consacrées à la culture de la canne à sucre, des bananes et des ananas, je découvre en même temps les villages qui ne sont pas directement concernés par le tourisme, où la vie reste plus authentique, plus rustre également. Maurice était vierge quand les hollandais y ont posé les pieds pour la première fois au début du 16^{ème} siècle. Les diverses colonisations ont amené sur l'île des populations d'origines différentes, chacune emmenant avec elle ses croyances. Ainsi, on trouve dans pratiquement chaque village les lieux de culte des chrétiens, des musulmans ou des hindous éloignés de seulement quelques pâtés de maisons. Régulièrement, les fêtes religieuses de chaque confession s'achèvent dans les rues en grandes fêtes œcuméniques. Mais, dès que l'on sort des sentiers battus, la dureté de la vie y est aussi plus visible, les habitations en tôles briguebalantes, souvent inachevées, les marchés sur les trottoirs au bord des routes, les boucheries et les poissonneries en plein air, assorties de leur constellation de mouches, les puissantes odeurs de poissons séchés, les interminables journées de travail sous une chaleur intense, le tout dans un brouhaha de circulation infernal, assorti d'un brouillard de pollution noirâtre impressionnant. C'est un choc frontal de toucher cette vie d'aussi prêt, moi qui sort tout droit d'un environnement quasiment stérile ! Je constate cependant qu'il n'y a pas de misère, tout le monde semble travailler et manger à sa faim, les enfants scolarisés, les vieillards soignés. Je m'étonne malgré tout de l'apparente passivité, ou docilité de la population, je constate un certain fatalisme, une forme de résignation pour moi inconnue face à un dénuement matériel qui me frappe. Je comprendrai plus tard que sans m'en apercevoir, mes critères d'appréciation et de jugement étaient en plein décalage. Sur le moment, je suis choqué, alors que je compare des vécus difficilement comparables.

Après trois mois d'immersion, ma vision des choses et mon ressenti évoluent. Je me détache du matérialisme, je vis au jour le jour, mes projets ne dépassent plus deux ou trois jours,

j'utilise de moins en moins d'objets manufacturés, j'ai déjà oublié cette pression permanente que nous subissons au quotidien pour nous faire consommer toujours plus, et je ne m'en porte pas plus mal. J'ai franchi le premier pas de ma décontamination, je peux enfin penser à autre chose parce que je vis comme eux, et que je me sens bien. Je me décide donc à me renseigner, voir comment je pourrais me rendre utile et aider, soulager, éduquer, ou soigner des personnes qui seraient dans le besoin, mises au banc d'un système qui exploite outrageusement, souvent sans toutes les contreparties. Je veux utiliser ma force de travail autrement que pour satisfaire mes seuls besoins matériels. Parallèlement, je commence à éprouver le besoin de bouger, même si, bien entendu, au-delà de mes temps de travail, je profite des plages et de l'eau turquoise aussi souvent que possible, et que tous mes contacts quotidiens m'enrichissent et me remplissent d'un vécu inestimable. Malgré tout, je souhaite changer de rythme, déjà presque trop cadencé, je veux me mettre un peu plus en danger et m'extraire des petites habitudes si vite acquises, presque malgré moi. Je téléphone donc à mes parents pour qu'ils se renseignent, je veux bouger, en Thaïlande peut-être, ce morceau d'Asie m'attire sans aucune raison précise. Je me sens un peu plus aguerri, je veux me frotter à une nouvelle destination qui me paraît plus sauvage, à une civilisation pour moi mystérieuse.

J'obtiens une réponse quelques jours plus tard pour un billet d'avion Mahébourg-Bangkok. Dans le cadre de notre 'contrat', mes parents financent les transports aériens et quelques jours d'hébergement à l'arrivée de chaque étape, à moi ensuite de me débrouiller pour le reste. Si j'avais été parent, j'aurais aimé rendre cela accessible à mes enfants s'ils en avaient exprimé le souhait. Je n'ai jamais vraiment su comment remercier les miens pour tout ce qu'ils ont fait pour moi, et, par-dessus tout, d'avoir supporté une année de terribles angoisses à cause de mes pérégrinations. C'est surtout ça qu'ils me reprochaient à chaque fois que le sujet ressortait des placards, ils étaient prêts à me payer n'importe quels billets, mais le plus stressant pour eux était de ne pas avoir de nouvelles pendant parfois plusieurs semaines quand, pris dans l'engrenage de ma

propre vie, suivant où je me trouvais où lorsque tout allait bien, j'oubliais alors de leur faire savoir...

Je parle immédiatement à Marie de mon envie de bouger, mais je ne veux pas la laisser en plan par rapport à l'entretien de ses voitures et je lui dis que j'attendrais qu'elle trouve quelqu'un pour me remplacer avant de partir. Je constate immédiatement sa tristesse à mon annonce, non pas par rapport à mon travail, elle m'a déjà confié en être plus que satisfaite, mais parce que sans que je ne m'en rende compte, elle a transposé sur moi le désir d'enfant qu'elle n'a jamais eu. J'incarne pour elle le fils idéalisé, beau, cultivé, travailleur. Mon seul défaut, baroudeur. Je lui fais gentiment remarquer qu'elle aussi avait baroudé étant plus jeune, qu'elle aussi avait certainement dû laisser du monde derrière elle... Son sourire reste malgré tout empreint de mélancolie. Je me retourne pour masquer mes larmes. Bien sûr que ça me coûte de quitter Marie. J'ai retrouvé en elle une partie de ma mère à l'autre bout du monde, je ne peux pas le nier, son affection m'a rassuré et conforté, je me sens plus aguerri à présent pour poursuivre ma petite aventure en grande partie grâce à elle, et je redoute d'avance le moment où je tournerai le dos à sa maison tandis qu'elle restera sur le pas de la porte, en tenant dans ses bras la petite chienne Indy qui passe la plupart de ses nuits avec moi. Il me faut apprendre à assumer ma part d'égoïsme, à accepter, tout en le sachant, que l'on puisse faire du mal à une personne que l'on aime par son comportement, et ne pas le modifier en toute lucidité.

Je me promets intérieurement de ne jamais oublier Marie et Indy, ce à quoi je me suis tenu en lui rendant visite régulièrement, d'abord seul, puis avec Anaëlle, et également plusieurs fois avec Antoine, Sophie, Marco et Nathalie, jusqu'à ce que nous apprenions sa mort le 10 Juin 2026. Elle venait tout juste d'avoir soixante-seize ans, nous étions tous à Barcelone en train de participer à la célébration de la fin des travaux de la Basilique de la Sagrada Familia, qui coïncidait avec le centenaire de la mort de Gaudi. Nous admirions les nouvelles tours de Marie et de Jésus quand l'hôpital de Port Louis m'a averti de son décès. J'assumais tous ses frais médicaux et personnels depuis le diagnostic de son cancer du poumon deux ans auparavant, Marie n'avait pas d'assurance bien sûr. Nous

étions retournés la voir avec Anaëlle au mois de mai et nous nous étions dit adieu, cette fois-ci pour de bon, elle ne souhaitait pas que l'on garde un mauvais souvenir d'elle. Ce jour-là, les larmes n'ont plus eu la même signification, ni pour elle et ni pour nous. Marie voyait sa fin arriver comme un soulagement après une longue et terrible souffrance qui a beaucoup contribué à notre détermination dans la mise en avant du concept de Mort Volontaire.

La veille de mon départ de Blue Bay, j'organise avec son aide un barbecue géant regroupant toutes les personnes qui m'ont aidé ici, mes amis pêcheurs et maraîchers grâce à qui j'ai gagné mes premiers repas et partagé cette tranche de vie, je supplie tout le monde de profiter au maximum de l'instant et de ne penser à rien d'autre qu'à la joie que nous avons eu de nous rencontrer et de nous côtoyer. Je veux que ce soit une fête d'au revoir, au fond de moi, je sais déjà que je reviendrai ici. Cette certitude, presque dogmatique, m'ôte toute sensation de tristesse et m'incite à l'euphorie.

Le lendemain, j'essaye de faire l'Homme mais ma toute jeune carapace d'aventurier ne résiste pas longtemps à l'émotion de la séparation, que Marie me conseille d'abrégier au plus vite. Je l'embrasse en la serrant dans mes bras, je lui jure ouvertement cette fois-ci que je reviendrai la voir, je caresse la petite Indy qui fait tout pour m'exprimer sa tristesse en me fixant de son regard, sa petite queue immobile pour achever de me convaincre. Durant mes années d'études qui ont suivi cette période, je suis venu les voir à chaque vacances d'été. Je vendais des glaces sur la plage d'Agay au mois de juillet pour me payer le billet d'avion et avoir un peu d'argent de poche, puis je filais à Blue Bay passer les deux mois suivant, la première année avec Virginie, puis seul, où je profitais alors à outrance des hôtels pour touristes, mais aussi deux autres fois accompagné d'une amie 'temporaire', ce qui ne manquait pas de faire sourire Marie... La petite Indy ratait de peu l'infarctus à chacune de mes arrivées. Cette petite chienne était incroyable, elle se souvenait de moi comme si je l'avais quittée la veille et une fois sur place, elle me suivait partout, je l'emmenais promener avec moi dans tous les coins de l'île, elle adorait ce Tonton Vincent qui cédait à tous ses caprices ! À tel point qu'à

chaque départ, quand je commençais à replier mes affaires, elle se terrait dans un coin en me boudant ostensiblement, alors je passais mon temps restant à la consoler. L'été précédent ma dernière année de faculté et ma rencontre avec Anaëlle, Marie m'avait dit au téléphone qu'Indy se faisait vieille. Je suis certain aujourd'hui qu'elle a attendu de me revoir avant de nous quitter, ce qui se produisit dans la nuit de mon arrivée. Après avoir usé ses dernières forces au rituel de son énorme fête, elle se coucha contre moi suivant son habitude quand j'étais là. Je l'ai retrouvée le lendemain matin endormie en boule, dans le creux de mes jambes, de ce sommeil dont on ne revient pas. Je me vois encore en train de creuser sa petite tombe dans le jardin en pleurant toutes les larmes de mon corps, et Marie, impuissante à me reconforter pour la première fois depuis que nous nous connaissions, rongée elle aussi par le chagrin. On dit qu'on peut transférer beaucoup d'amour sur un animal domestique, on dit aujourd'hui la même chose à propos des NeBots. Je crois que je préfère largement une petite Indy...

Mon arrivée à Bangkok est un peu plus compliquée que prévue. Je parle pourtant couramment l'anglais grâce à ma mère mais la communication avec la population locale s'avère difficile au premier abord. Au terme de mes deux premiers jours d'acclimatation, je me renseigne très vite auprès du consulat français pour connaître le nom d'ONG œuvrant ici dans le domaine médical et éducatif, voire dans les deux en même temps. C'est mon objectif et ce que j'ai envie de voir et de faire ici, tenter d'être utile en aidant les démunis. C'est à ce moment-là que, fortuitement, je rencontre Catherine pour la première fois, tout simplement parce-que je suis victime d'un début de turista. Je mémorise ainsi très vite qu'il ne faut pas boire n'importe quelle eau, et que le hasard se rit manifestement du romantisme... À ma demande, après avoir expliqué au réceptionniste de l'hôtel où je me trouve mon 'petit problème', il m'indique son dispensaire, situé à quelques rues seulement, une ONG française qui travaille en Thaïlande depuis plusieurs années. Catherine a trente-deux ans, ses cheveux blonds tranchent dans le paysage local, elle est fine, tonique, sa musculature saillante, elle a l'habitude de barouder dans les provinces éloignées du pays et se trouve ici afin de refaire le

plein de médicaments. Elle repart dans moins d'une semaine pour une nouvelle tournée des dispensaires de campagne où elle soigne des populations souvent abandonnées à leur sort. Tout en discutant avec elle et en lui expliquant mon souci passager, je sens soudain une chaleur inconnue monter en moi. Je comprendrai plus tard qu'il s'agissait d'une aspiration instinctive à la satisfaction d'un manque, de pulsions physiques inconnues qui m'indiquaient la définition précise du désir. Je devine sous sa blouse blanche ses seins nus à la tenue parfaite, je ne peux me détacher de cette vision qui me déstabilise à un point tel que lorsqu'elle surprend l'orientation de mon regard, elle en sourit. Je me transforme alors instantanément en tomate mûre phosphorescente, ce qu'elle fait semblant de ne pas remarquer, certainement pour ne pas m'intimider au-delà de ce que ma dignité aurait pu supporter. J'essaye tant bien que mal de dominer ma honte, je tente coûte que coûte de trouver une porte de sortie, elle me sauve la face en continuant la discussion comme si de rien n'était...

- Et donc toi tu t'appelles Vincent, tu es Français, et tu viens tout juste de débarquer seul à Bangkok, c'est ça ?

- Oui, c'est bien résumé. En fait, j'arrive de l'Île Maurice, je viens d'y passer quelques mois...

- Ah Ok, tu te balades en fait ! Mais tu m'as l'air assez jeune quand même... Je mens alors aussi instantanément qu'effrontément...

- J'ai bientôt vingt ans...

- En tout cas, t'es plutôt pas mal je trouve... Je ne fais pas vraiment attention à cette remarque sur le coup... Bon, tu vas me prendre de l'Imossel et du Carbolevure, tu vas essayer de boire des bouillons de légumes, tu bois aussi un peu de Coca et de l'eau, mais uniquement en bouteille fermée, c'est d'accord ?

- Oui, oui, entièrement d'accord, je vous remercie vraiment, vous êtes super...

- Tu peux me tutoyer tu sais, ici personne ne se vouvoie !

- Ah bon ?!... Eh bien, euh, disons, je serai sur pied dans combien de temps d'après toi ?

- Tu devrais être sur pied dans deux ou trois jours, pour l'instant ça ne m'a pas l'air autre chose qu'un bon début de

tourista, la gastro du touriste si tu préfères, c'est fréquent quand on débarque ici.

- D'accord... Je peux abuser encore un peu et te demander quelque chose ?

- Mais oui, bien sûr, tu peux abuser Vincent, je t'en prie... Je ne fais pas non plus vraiment attention à cette nouvelle remarque, ce n'est qu'en m'en souvenant a posteriori que j'ai pu étalonner le degré de naïveté que je traînais...

- En fait, je voulais juste te demander si par hasard, dans ton entourage, tu ne connaîtrais pas une ONG qui cherche quelqu'un pour un coup de main dans le coin, je viens ici un peu dans ce but. Je sais que c'est un peu vague, mais je suis volontaire et motivé...

- J'en connais plein oui, je suis en Thaïlande depuis quelques années maintenant. J'ai fait un peu comme toi tu vois, je suis partie de France à la fin de mes études de médecine, je ne supportais plus d'être enfermée dans un hôpital et l'idée de m'installer dans un cabinet me révoltait !!

- Moi j'ai pris une année sabbatique pour sortir un peu de chez moi...

- Tu as ton BAC ?

- Oui, je viens juste de l'avoir...

- Avec un peu de retard alors !

- Non en avance, pourquoi ?

- En avance ?... Eh bien, tu es un très mauvais menteur dans ce cas !!... Je redeviens immédiatement rouge écarlate, tandis qu'en balbutiant, à demi paralysé, je me risque à quelques explications hasardeuses...

- Bon, alors... Comment te dire... J'avoue avoir un peu menti, c'est vrai... J'essaye de masquer ma gêne en tentant une sortie honorable... Je suis encore dans la phase où l'on cherche à se vieillir un peu, tu comprends ?

- T'inquiète pas Vincent, je comprends parfaitement, moi aussi j'ai eu mon BAC en avance et je vois très bien ce que tu veux dire... Mais donc tu n'es pas majeur ?

- Emancipé, un ersatz de majeur si tu veux !!... Catherine éclate de rire à l'écoute de ma réponse...

- Tu me plais bien toi, je vais voir ce que je peux faire pour ton cas. Je pars dans quelques jours dans le Nord-Ouest du

pays, à Mae Hong Son, tu pourrais peut-être te rendre utile dans une école pour réfugiés birmanes que des amis ont installée là-bas l'année dernière. Il y a dans cette région une bonne dizaine de camps plus ou moins improvisés qui tentent d'abriter plusieurs milliers de migrants illégaux...

- J'ai entendu parler de la Birmanie, je crois même que le pays a changé de nom, le Myanmar il me semble...

- Exact, il y a un peu moins de 10 ans.

- Je suppose que tous ces gens fuient la dictature militaire qui a bouté dehors Aung San Suu Kyi ?

- Pas mal pour un si jeune bachelier !

- En 1990 non ? Une des rares femme prix Nobel de la paix en plus !... À cette époque, j'aimais montrer ce que je savais, un reliquat de mon statut de premier de la classe...

- C'est vrai, tu as raison. Ça te brancherait ou non ?

- Oh oui, bien sûr, ça serait génial, j'aime vraiment l'idée d'essayer de transmettre quelque chose. Je pense que je pourrais me rendre utile, en tout cas je l'espère...

- Tu as de quoi subvenir à tes besoins, t'es à jour de tes vaccins, tes papiers sont en règle ?...

- Oui à tout, je n'ai pas un gros budget mais je peux me débrouiller s'il faut travailler...

- Il te faudra juste de l'argent si tu veux te déplacer, là où on va, tu seras nourri et logé mais tu ne seras pas payé. À l'aller, tu profiteras de notre voiture, mais pour ton retour, suivant le temps que tu resteras, il te faudra te débrouiller par tes propres moyens... Je fais de mon mieux pour garder ma prestance, je tiens absolument à partir avec elle, je sens qu'à cet instant s'écrivent les premières lignes d'un nouveau chapitre, celui où se mettent en place les éléments de l'histoire...

- Ne t'inquiète pas pour le retour, je me débrouillerai toujours. Si tu peux faire en sorte que je parte avec toi, ce serait vraiment génial de chez génial !

- Ecoute, repasse ici demain en fin de matinée, je te donnerai la réponse, je vais négocier ton cas ce soir, on a une réunion de préparation de l'expédition.

- D'accord, je serai là, tu peux compter sur moi...

- T'as plutôt intérêt, Vincent... Et elle m'embrasse pour me dire au revoir. Je mets alors plusieurs secondes à réaliser ce qui

vient de se produire. Elle est déjà hors de ma vue quand je perçois le goût salé de ses lèvres sur les miennes.

Mon hôtel est situé à environ deux kilomètres du dispensaire, mais je ne me souviens plus de grand-chose de mon trajet de retour à pied, je lévite au-dessus des nuages, irradié de lumière. Au sol, il fait une chaleur moite, qui, en plus de ma gastro, me fait transpirer abondamment. Tout tourbillonne dans ma tête, mon cerveau en ébullition frôle la surchauffe, j'essaye de me concentrer et tente une analyse objective de ma situation, mais je n'arrive même pas à me remémorer avec précision la ligne temporelle qui pourrait au moins m'indiquer l'ordre chronologique du déroulement des événements. Du coup, j'ânonne péniblement les faits qui me reviennent en vrac... Catherine est médecin, donc au moins BAC+7, même en l'ayant eu à dix-sept ans, ça lui en fait au minimum vingt-quatre, ce qui correspond forcément à la fourchette basse puisqu'elle dit que ça fait plusieurs années qu'elle est ici, donc peut-être qu'elle a trente ans, voire plus. C'est impossible, je suis en plein délirium, elle ne m'a pas embrassé sur la bouche, ce n'est juste pas crédible, c'est une femme, une vraie, et moi je ne suis même pas un adulte, je pourrais pratiquement être son fils, je ne dois plus y penser, ça doit tout simplement refléter sa manière à elle de se comporter avec les gens, décontractée, sans barrière et sans arrière-pensée également ?

En arrivant à l'hôtel, je m'enferme dans ma chambre et m'occupe de me soigner, les douleurs lancinantes de mon bas ventre me ramènent rapidement au pragmatisme d'une réalité beaucoup moins glorieuse. J'en ressors en fin d'après-midi pour acheter de l'eau embouteillée, du Coca et je me nourris au coin de la rue d'une soupe de légumes et de pâtes bouillante qui me requinque un peu. Je ne peux cesser de penser à ce baiser, j'éprouve une sensation étouffante de frustration intense car j'ai beau tout mettre en œuvre pour que ma mémoire régurgite cet instant, il ne se passe rien. Ce moment pourtant si important, essentiel, paraît ne pas s'être enregistré. Probablement terrifiés par la soudaineté de l'action, tous mes sens ont dû se mettre instinctivement en veille, comme pour me protéger de la perception d'un choc effroyable... Epuisé mais énervé, je décide

de me concentrer sur mes premiers rudiments de sophrologie et tente de faire le vide pour dormir un peu. Les médicaments commencent à agir, je me sens quelque peu soulagé, même si par phases encore régulières je me tords subitement de douleur.

Le lendemain matin, en me regardant dans le petit miroir ébréché posé sur le lavabo qui, à lui seul, constitue le coin toilette de la chambre délimité par un paravent mobile en piteux état, je me reconnais difficilement. Les yeux cernés et rouges, les cheveux hirsutes et la barbe de trois jours, je me fais l'effet d'un malheureux conquistador fraîchement débarqué en terre inconnue, terrassé par la maladie et le climat local et ayant pris dix ans en une nuit ! Effrayé par l'image qui m'est renvoyée et l'odeur que je dégage, j'entreprends de me raser, de me laver de la tête aux pieds, inhabituel au gant de toilette devant ce petit lavabo et à l'eau froide, puis, après être sorti paré d'un short et d'un T-shirt propre, je cherche immédiatement à faire rafraichir ma coupe de cheveux, ce que le coiffeur local ne comprend pas exactement, son anglais laborieux et mon Thaï inexistant ne facilitant pas la transaction. C'est donc uniquement quand, armé de sa tondeuse réglée sur 2 millimètres, il trace sa première percée dans ma tignasse, que je comprends que je vais finir coiffé façon commando parachutiste, à l'antipode du look post baba-cool que j'exhibe depuis le début de mon adolescence ! Décontenancé mais surtout désespéré, je décide d'adopter la posture du philosophe, en constatant que cette coupe, d'une part ne me va pas si mal, et qu'ensuite elle me facilitera grandement la tâche du point de vue de son entretien journalier. Une bonne dose de réalisme sauve souvent une situation embarrassante...

En sortant de chez mon tortionnaire capillaire, j'ai soudain la sensation d'avoir franchi un cap, de m'être extrait un peu plus de mon cocon, d'entrer dans le vif du sujet. Je vibre de l'énergie des profondeurs. Du coup, sur le chemin du dispensaire, je m'arrête pour acquérir une tondeuse à cheveux, du dentifrice, une brosse à dent, du savon. Dans mon esprit, il faut que je commence à préparer mon barda et que je ne pense qu'à l'indispensable, que je me positionne en mode survie. Adieu le confort, je pars au-devant de la dureté de la vie, tenter d'aider à

améliorer le sort de milliers d'êtres humains que le sort frappe durement, ma destinée s'enrichit enfin des perspectives que je m'étais imaginées et dessinées. J'en oublie presque ma tourista, qui soudain me rappelle à l'ordre et me fait tordre de douleur au beau milieu du trottoir. Je reprends sur le champ une dose des médicaments que Catherine m'a fournie, j'avais pris soin de les mettre dans mon sac à dos avec une bouteille d'eau. La simple évocation en pensée de son prénom me transporte ailleurs, je vais enfin la revoir et savoir exactement de quoi il en retourne, habité par le secret espoir de ne pas avoir été victime d'une simple hallucination.

Comme je suis un peu en avance, j'attends en me promenant dans le dispensaire que la réunion de préparation à laquelle elle participe se termine. J'en profite pour engager la conversation avec un médecin français qui fume une cigarette à l'extérieur, visiblement en pause, le regard suspendu au vide, noyé dans les circonvolutions d'une absence. Je l'aborde délicatement, il me sourit tout en s'extrayant de son labyrinthe, pendant quelques dixièmes de seconde, son regard cherche un point d'ancrage dans le brouillard qui se dissipe. Je ne le dérange pas, il est ici depuis bientôt un an, il s'est accordé lui aussi une année de liberté avant de rentrer au pays et commencer sa carrière, il me raconte son désarroi total devant la misère médicale qu'il rencontre ici au quotidien en rapport des gigantesques gâchis qui se pratiquent dans notre pays, il me dit que je vais très vite me rendre compte de l'humilité de ces gens devant la souffrance et la mort, et qu'il va sûrement avoir du mal à se réacclimater à la médecine mercantile. Je l'écoute religieusement et sens poindre les énormes décalages que je vais certainement vivre, j'en frissonne parce que je sais que ces expériences seront dures et laisseront immanquablement des traces, mais je suis en même temps excité au plus haut degré à l'idée d'enfin m'y confronter.

Quand j'aperçois Catherine pénétrer dans notre petite cour centrale qui sert de fumoir à l'air libre, je prends congé du médecin en le remerciant pour cette conversation et en lui souhaitant un bon retour au pays. Il me regarde, pensif, puis après avoir écrasé son mégot, s'en retourne vaquer à ses occupations. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai la nette

impression que son dernier regard m'encourage avec sincérité tout en contenant le secret espoir que je ne sois pas autant désabusé que lui après mon stage initiatique...

J'évacue très vite ces pensées quand Catherine me prend dans ses bras et m'embrasse à nouveau sur la bouche, le tout agrémenté d'un petit air que je comprendrai coquin quelques temps plus tard, mais qui dans l'immédiat me paralyse quelque peu. À mon insu, elle joue manifestement de mon émoi, j'en suis tellement troublé que plus rien n'apparaît net dans mon esprit. Elle m'annonce radieuse qu'elle m'a trouvé une place pour le prochain départ qui se fera dans quatre jours, et que d'ici là elle aura un peu de temps pour s'occuper de moi et commencer à m'expliquer les rudiments de base du parfait volontaire d'ONG, si ça m'intéresse toujours... Je sors enfin de ma léthargie quand elle me pince l'oreille en me demandant si tout va bien...

- Oui, oui, tout va bien, je... Je suis super content de pouvoir partir avec toi, vraiment je ne sais pas comment te remercier, c'est un super plan...

- Moi je sais comment tu vas me remercier !

- Ah bon, d'accord, tu me diras comment alors ?...

- Là maintenant j'ai encore pas mal de trucs à régler, mais repasse ici vers dix-huit heures si tu es libre, je te sors en ville ce soir, ça te branche ?

- Carrément, c'est top, je t'attendrai dehors...

- Ou alors, plus simple si tu préfères, je passe te prendre à ton hôtel, tu loges où ?

Je lui donne l'adresse de mon 'palace', elle me confirme l'horaire du rendez-vous, puis elle joint son index et son majeur pour les embrasser et me les poser sur mes lèvres. Au contact je les embrasse timidement...

- Au fait, ta nouvelle coiffure, j'adore, ça te donne un petit côté baroudeur sexy carrément craquant...

Un clin d'œil plus tard, elle s'engouffre déjà dans un couloir du dispensaire, me laissant bouche bée. Je me compare à un nouveau-né prenant sa première bouffée d'air mais qui de plus, aurait conscience de l'imminente coupure de son cordon ombilical... Je suis plus que certain qu'elle affectionne la sensation de me laisser sur place tel quel, à la fois effarouché et fasciné. Je comprends petit à petit que cette femme me désire,

alors que pour moi, un écart de probablement quinze ans d'âge représente un gouffre tellement vertigineux que l'idée de faire l'amour pour la première fois de ma vie avec Catherine me saisit, non pas de peur, mais de crainte de ne pas être éduqué pour ça. Je constate effrayé que pour la première fois de ma vie, je ne connais pas ma leçon. Mon professeur va probablement être ce ravissant médecin, dont le corps svelte et parfaitement proportionné éveille en moi de profondes pulsions totalement insoupçonnées. Je me mets mécaniquement à marcher sur le chemin du retour en faisant quelques détours puisque j'ai l'après-midi devant moi, je ne cesse de penser à Catherine, à tel point que mon obsession finit par m'obséder. Je décide alors de fixer mon esprit sur autre chose et de laisser venir à moi les événements paisiblement, je n'ai aucune raison de m'angoisser pour un acte certainement très plaisant à accomplir. De toute manière elle se doute probablement que mon expérience sexuelle frôle le degré zéro, et c'est peut-être ça qui lui plaît d'ailleurs ? Je me surprends à me retrouver en train de réfléchir à ce que je ne nomme pas encore la psychologie féminine et ses possibles perversions. Ce n'est que beaucoup plus tard que je comprendrai par expérience que le piquant se trouve justement là...

Après deux bonnes heures de déambulation dans le quartier, je suis soudain abattu par l'épuisement. Il fait au moins trente-cinq degrés à l'ombre et je marche en plein soleil depuis mon départ du dispensaire, ma casquette détrempée métamorphosée d'écran en étuve et ma réserve d'eau asséchée depuis quelque temps déjà. Heureusement, je ne me trouve pas très loin de mon hôtel, j'en profite pour racheter de quoi boire et pour manger une soupe à base de citronnelle fraîche, de champignons, de lait de coco et de poulet, avant d'aller me reposer en attendant la fin de la journée que Catherine vienne me chercher. Je suis encore secoué de quelques spasmes de temps à autre, mais les médicaments prouvent leur efficacité au fur et à mesure que les heures passent. Je me sens vidé physiquement, avec pour seule envie de ne plus rien faire d'autre que de rester allongé sur mon lit. Je prends mon courage à deux mains pour me laver à nouveau, ma transpiration exhale la maladie et j'ai toujours eu horreur de me

sentir, j'ai probablement été un des rares adolescents à continuer de prendre ma douche quotidiennement même au plus fort de la crise ! Il est un peu moins de quinze heures, et avec au moins trois heures de calme devant moi, je décide de m'allonger sur l'unique drap du lit pour me détendre et essayer de me rafraîchir sous le ventilateur en plafonnier. Ce que je ne prévois pas, c'est de m'endormir aussitôt allongé, sans même avoir eu le temps de programmer l'alarme de ma montre...

Assise nue à côté de moi, Catherine me regarde. J'ai également dû oublier de tourner le verrou intérieur de la porte de la chambre. Je perçois une vibration, une présence. J'ouvre péniblement un œil et me demande d'après cette première vision pourquoi je me trouve déjà au paradis, sans doute victime inconsciente d'une image d'Epinal. Je poursuis ma lutte, m'extirpe lentement du profond sommeil dans lequel je suis enlisé, celui qui ne laisse pas de place aux rêves, ce trou noir qui au réveil vous fait ne plus savoir où vous vous trouvez, à quel jour et à quelle heure, pourquoi et avec qui. Dénudée, à portée de mes mains, une sirène blonde parfaitement hâlée me caresse, sans doute la raison de mon éveil. Je suis tellement perdu que je souris béatement, sans rien saisir des tenants et des aboutissants de ce qui se trame, j'émerge doucement de lointains abysses méconnus, elle se penche délicatement vers moi, son visage se rapproche tandis que son torse effleure le mien, j'enregistre la soudaine perte de contrôle de mon sexe qui, autonome, se gorge subitement, elle m'embrasse d'abord délicatement puis me titille avec sa langue, j'improvise en lui répondant, totalement submergé par un maelström émotionnel d'une puissance inouïe, la force érotique de ce jeu amène machinalement ma main à effleurer son ventre, son baiser devient fougueux, nos lèvres se touchent et se séparent, nos bouches se mêlent nerveusement, je caresse un sein de ma paume et de l'index lui effleure le mamelon qui se dresse aussitôt, je le pince et le relâche sous ses murmures de contentement, elle soulève alors le bras qui l'aidait à se maintenir en appui, en passant au-dessus de mon corps allongé, elle frôle de ses doigts mon sexe tendu comme jamais et entreprend sur lui un léger mouvement de va et vient qui me chavire totalement, puis, tout en poursuivant son action, ses

yeux fixés dans les miens, son regard troublé de désir, elle se redresse lentement pour mieux me chevaucher et se planter sur moi sans que je ne comprenne quoi que ce soit aux événements, une chaleur intense et humide m'enrobe le bas ventre, elle se penche en avant et m'embrasse avec fougue, caresse ses seins sur mon buste, plaque mes mains sur ses fesses, d'instinct, je la soulève pour qu'elle se laisse redescendre, ces lentes ondulations brouillent ma lucidité, je me résume à mon sexe, il palpète en elle, hurle son extase de toutes ses terminaisons nerveuses, j'ai subitement une vision, un éclair de conscience fugitif, contenir le plus longtemps possible le raz-de-marée de sensations qui tente de me submerger, endiguer cette promesse de paroxysme immédiat, repousser les limites au seuil de l'insoutenable, tandis que Catherine accélère la cadence, se redresse, pose ses mains sur ses hanches, gémit de plaisir, sa tête balance d'avant en arrière, ses cheveux dessinent de folles arabesques éphémères qui tentent de suivre les mouvements de va et vient qu'imprime son corps maintenant en transe quand subitement, sans alerte tangible, elle bascule vers moi en tentant d'étouffer un râle caverneux, je ne contrôle plus rien lorsque sous la violence inouïe d'une pulsion incontrôlable, elle chavire brutalement en arrière, tendue à l'extrême, comme soumis à un électrochoc, pris de convulsions, tout son être tremble et expire son orgasme en poussées volcaniques, je jouis au même moment qu'elle mais sans vraiment le comprendre, pour la première fois de ma vie une femme prend du plaisir en me faisant l'amour, je suis submergé de perceptions extrêmes et opposées... Tétanisée, elle retombe lourdement sur moi, m'embrasse à pleine bouche, je suis abasourdi, complètement déstabilisé par la découverte de cette euphorie charnelle...

Nous émergeons lentement de nos limbes quand elle me glisse à l'oreille que 'pour un débutant, c'était pas si mal que ça' et que si je le veux, on passera à la leçon numéro deux plus tard dans la nuit...

J'ai alors une pensée émue pour l'improbable, toujours aussi fascinant quand il se réalise. Nous nageons dans la sueur de nos ébats, je viens de perdre ma virginité avec une femme dont la beauté et la sensualité naturelles me font à nouveau

espérer en la bonté de ce monde. Catherine reste sur moi, reprend doucement son souffle, je lui caresse le dos et le haut des fesses, fermes et charnues, sa peau est douce, encore transpirante, ses longs cheveux blond vénitien en bataille, elle sourit en observant mon émoi, je balbutie quelques excuses quant à mon inexpérience, elle me répond qu'elle les acceptera volontiers si je lui demande d'être mon professeur particulier, ce que je fais dans la seconde. Je commence à ne plus regretter l'idée de mon voyage initiatique, même si ça n'avait jamais vraiment été le cas auparavant, et puis découvrir l'amour à l'autre bout du monde, perdu dans un pays inconnu avec une femme aussi incertaine me met paradoxalement en confiance, je suis dès à présent prêt à tout affronter. L'évidence me démontrera sans faillir qu'on ne peut jamais vraiment tout prévoir...

Nous finissons par reprendre quelques forces une demi-heure plus tard. Il fait une chaleur étouffante dans la chambre, saturée d'humidité, où le ventilateur du plafond tente vainement de couper de ses pales une atmosphère beaucoup trop moite pour espérer obtenir un quelconque résultat. Après nous être levés, nous entreprenons de nous laver, mon premier jeu amoureux, mêlant caresses et baisers à la toilette de nos parties intimes, qui le deviennent encore moins.

Comme promis, Catherine me sort le soir. Je traîne toujours avec moi quelques restes de mon mal de ventre, mais mon esprit et mon corps sont ailleurs, j'essaye d'appréhender la situation dans sa globalité sans avoir tous les outils en main, je suis la proie de ce vieux réflexe de toujours vouloir tout savoir et tout maîtriser. Catherine dégage une zénitude rassurante mais, paradoxalement, ce trop-plein de calme dans son comportement me perturbe, je suis pour ma part complètement retourné, victime de mon premier état d'amoureux transi, et ça, je ne le comprendrai que beaucoup plus tard. Sur le moment, je compte les minutes qui nous séparent de notre fusion, je veux arrêter la fuite du temps et que ces instants se figent en éternel, persuadé par avance que la continuité de son écoulement génèrera sans faillir son quota de distorsions.

Sentant mon désarroi, elle m'invite à me poser dans un petit restaurant typiquement local, quelques tables et chaises

posées sur un trottoir autour d'un triporteur faisant office de cuisine, et pendant que pour quelques Baht nous commandons un basique plat de nouilles accompagné d'une soupe au poulet et d'une bouteille d'eau chacun, la discussion glisse sur notre périple à venir même si je ne pense qu'à une chose, qui m'obsède littéralement malgré tous mes efforts pour m'en libérer l'esprit. J'aimerais avoir le courage de lui demander quelles ont été ses intentions profondes en me faisant l'amour comme elle l'a fait, mais au fond de moi, je sais que ce serait faire preuve d'une telle naïveté que je préfère me taire plutôt que de me ridiculiser outrageusement. J'analyse à travers ma seule expérience de lecteur que je vis l'amour soudain, la folie des sens, la découverte du plaisir charnel et toutes ses conséquences irrationnelles. Je le comprends en théorie, mais je suis submergé par la réalité, par la pureté aveuglante de sa violence.

Catherine m'observe, connaît mes dilemmes, je peux le lire dans ses grands yeux verts dont les iris incroyablement foncés, proches d'un noir Dorian, donnent à son regard une profondeur troublante. Elle me sourit et oriente la conversation vers ce qu'elle sait me tourmenter, sans oublier d'y apporter sa petite touche d'ironie ravageuse...

- Ne sois pas inquiet Vincent, je sais ce que tu vis, je sais qu'à cause de moi tu nages en plein traumatisme, mais je sais aussi que tu es un grand garçon, un très grand garçon même... Je la connais encore peu, mais je pressens déjà que les histoires à l'eau de rose ne lui correspondent pas... Tu sais, à ton âge, la plupart des mecs sont juste benêts, toi, tu es intelligent, et ton intelligence me plaît. En plus, t'es sacrément bien foutu mine de rien !... Je tente de recevoir ses compliments comme tels, mais la somme de mes émotions transpire le désarroi... Bon, je vais m'autoriser un peu de philo si ça peut t'aider à relativiser, et je sais que tu vas assimiler très facilement... Je fais un petit signe de la main lui signifiant que ce n'est pas certain vu mon état... Vincent, s'il te plaît, prend les choses comme elles viennent, simplement, vivons ce que nous devons vivre à fond, sans arrière-pensée, profitons de ce que la vie nous as donné comme force pour la supporter...

- Je fais de mon mieux, je t'assure...

- Je te crois, mais écoute moi et regarde autour de toi. Tu verras que nous avons tout pour être heureux. Nous sommes libres, libres de tout faire, de s'aimer, de se quitter, libres de se graver dans nos cœurs, à jamais... Elle m'embrasse tendrement en me prenant le visage dans ses mains...

- Je sais que tu as raison, je suis juste très ému... Je fais de mon mieux pour me rassembler et tenir un discours sensé... Je crois qu'au fond, tout comme toi, je conçois cette liberté, je conçois notre relation, je conçois notre chance d'être ici, mais je découvre le corps de la femme avec toi, tu ne te rends pas compte du supplice psychique que tu viens de me faire subir !... Elle sourit tendrement... Me faire vivre ma première expérience sexuelle, celle dont on se souvient toute sa vie, comme ça, sans tir de sommation !!... J'appuie cette sortie d'un clin d'œil espiègle, mais même si je pense vraiment ce que je viens de dire, je tente surtout de camoufler mon vague à l'âme derrière cette tentative humoristique. Je me force par la parole à dédramatiser mon cas en m'exprimant ouvertement, une séance de psy sur un morceau de trottoir de Bangkok...

- Oui, c'est vrai, j'ai oublié de te prévenir que j'allais te sauter dessus... J'ai quand même l'impression que ça t'a fait du bien, et puis tu vas voir, y'aura plein d'autres choses.

- Là, ça y est, j'ai peur...

- Je suis un peu perverse en fait, j'espère que t'es costaud ?

- J'en sais rien du tout... Je suis venu ici pour vivre la réalité des choses, donc quelque part je trouve ce que je cherche...

- Pour faire l'amour ?

- Honnêtement non, pas comme une priorité en tout cas. Tu sais, j'ai même passé trois mois à l'île Maurice en n'arrêtant pas de repousser l'échéance, un peu d'anxiété, de manque de confiance en moi, l'incertitude de ma virilité...

- J'ai bien fait de te prendre au réveil alors...

- C'est sûr que là, j'ai pas eu le temps d'y réfléchir !

- Tu vois Vincent, c'est peut-être une bonne leçon, se laisser guider par ses désirs sans plus de questions, c'est pas mal à vivre aussi...

- En somme, tu avais envie de moi et tu n'as pas réfléchi, tu as laissé faire ton instinct ?

- Oui, tu me plais, j'ai envie de partager un bout de chemin avec toi alors je le fais ! Avec ton accord bien sûr. Et puis comme tu me le disais à l'instant, tu es venu ici pour ça non, un brin d'aventure, tailler la route ?

- Oui, oui, c'est vrai... Mais je découvre tout ici, il n'y a pas que sexuellement que j'étais vierge ! Je sors d'une enfance difficile, un peu surdoué, beaucoup sur couvé, sur protégé... Je ne connais rien à la vraie vie, j'en prends plein la vue, je t'assure ! Et puis toi, tu es tellement belle, tout ça est très étrange pour moi... Catherine sourit...

- Surdoué ?

- C'est comme ça qu'on m'a classé quand j'étais petit.

- D'accord... Certaines choses me surprennent moins du coup, ta sensibilité à fleur de peau... Catherine change de ton, une petite angoisse naissante met subitement sa sincérité à l'épreuve... Tu sais Vincent, je ne te veux pas de mal, loin de moi cette idée, tellement loin de moi... Mais par la force des choses, j'ai plus de vécu que toi, je voudrais juste qu'on en partage quelques bribes ensemble... Prends-le comme ça s'il te plaît, profitons de nous et prenons la vie comme elle vient à nous, comme un grand jeu qui nous défie en permanence. T'es d'accord ?

- Je te promets d'essayer. En tout cas, je vais tout faire pour ne pas sombrer dans la mélancolie, c'est souvent comme ça les histoires d'amour dans les livres...

- Tu verras, avec moi, ce sera beaucoup mieux que dans les livres...

- Je vais certainement avoir beaucoup plus mal aussi...

Elle fait mine de ne pas entendre ce que je viens de dire, mais je sais qu'elle a parfaitement capté. Je comprends qu'elle ne relève pas, et d'ailleurs, ce n'était pas une pique dans mon esprit, plutôt l'expression d'une lucidité probablement exacerbée, ou bien plus encore, une notion assez précise de l'inéluctable. Dans sa logique, nous sommes là pour prendre le maximum de bon temps, sans spéculation, c'est ce à quoi je dois me conformer. Il me faut franchir ce cap au plus vite si je veux profiter d'elle au mieux, et pour ça, je ne dois pas me voiler

la face. Je prends donc le pari de m'imprégner le plus possible, de ressentir les émotions sans aucun filtre de protection, de tomber les armures et de me mettre en danger psychologiquement. Je me figure que ce que je vais vivre ici, dans ce pays où tout m'est inconnu, avec et puis sans Catherine, je dois d'ores et déjà m'y préparer, symbolisera mon passage vers l'âge adulte, une sorte d'initiation tribale qui m'arrachera au cocon familial et m'offrira ma puberté sociale, avec tous les mauvais coups à prendre que cela impliquera...

- T'es vraiment beau quand tu penses, tu sais ?... En me le disant, ses yeux trahissent son ardent désir de me refaire l'amour sur le champ. Sans m'en rendre compte, je me suis évadé quelques secondes, une qualité ou un défaut suivant les points de vue, qui ne date pas d'aujourd'hui...

- Je t'imaginai en Grande Prêtresse Initiatrice figure toi !

- Ah bon ?... C'est intéressant, dis-moi...

- Pourquoi pas après tout ?... Elle me sourit délicatement. Je sens poindre un peu de perplexité dans sa façon de m'aborder, elle me désire mais on dirait qu'elle vient de découvrir qu'elle pourrait également me faire mal...

- Mais tu sais, rien ne t'empêche de m'apprendre des choses aussi, je n'ai pas la prétention de tout savoir, loin de là.

- Je ne crois pas avoir grand-chose à t'apprendre, je sais rester humble quand même...

- Oh que si, et plus que tu ne le crois ! Ta jeunesse, ta fougue, ta pureté, ton intelligence, la fraîcheur de tes opinions, de tes réflexions, c'est tout ça que j'aime en toi, ça me fait du bien. Tu verras, une fois confronté à la misère, la douleur, la souffrance, la mort, au quotidien, c'est épuisant, et tu partageras cette vie avec toute l'équipe, au moins jusqu'à ce qu'on atteigne Mae Hong Son...

- Je ferai mieux la part des choses après avoir vécu ces expériences, c'est ce que tu veux me dire ?

- Je le crois, oui, tu m'en voudras peut être moins à ce moment-là...

- Ah bon ? Et de quoi je pourrais t'en vouloir ?

- De pas grand-chose, j'espère !... Tu sais Vincent, si tu veux mieux me cerner, tu dois comprendre qu'il y a longtemps que je ne cherche plus ni à faire le bien, ni à faire le mal, et tu